

Recherches sociographiques



Rémi SAVARD, *Le rire précolombien dans le Québec d'aujourd'hui*

André Lepage

Volume 19, Number 2, 1978

Professions

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055801ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055801ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lepage, A. (1978). Review of [Rémi SAVARD, *Le rire précolombien dans le Québec d'aujourd'hui*]. *Recherches sociographiques*, 19(2), 291–293.
<https://doi.org/10.7202/055801ar>

On dirait également, à parcourir cette revue, qu'elle manque de matière et d'auteurs et que l'on gratte les fonds de tiroirs afin de publier quelque chose.

Pourquoi isoler cette publication dans un passé poussiéreux dont les multiples aspects sont certes intéressants mais qui, la plupart du temps, se trouvent être à côté des préoccupations et de l'intérêt de la collectivité québécoise? Sans effectuer de *marketing* culturel, on peut d'emblée pressentir une multitude d'articles qui seraient susceptibles de répondre à ce besoin.

L'étude du passé ne se conçoit pas sans une approche multi-disciplinaire : pourquoi ne pas pressentir des auteurs de provenances diverses et s'intéressant au même problème comme des historiens, des ethnologues, des sociologues et des géographes?

La société québécoise subit des bouleversements importants dans ses structures, dont les causes sont directement reliées au contexte politique, économique et religieux passé. Or, depuis plus de deux ans de parution, aucun article n'est directement relié à l'étude de ce phénomène et c'est justement cela qu'il serait également intéressant de mieux connaître, tout autant que « le rejet du plâtre dans l'art ancien du Québec » ou l'« Étude sur trois tabernacles anciens de Québec ».

Les possibilités de la collection sont sous-exploitées et l'on gagnerait à en reviser la formule afin de la rendre plus dynamique et percutante sans pour autant délaissier certains articles qui demeurent quand même très intéressants. La collection ne doit pas devenir qu'une publication réservée à des spécialistes ou à une élite. Elle doit, au contraire, essayer de rejoindre un public plus élargi. Nombre d'articles trop spécialisés nous entraînent, en omettant de nous éclairer sur le « fond », dans tous ces méandres du passé, nous faisant perdre le fil conducteur qui nous permettrait, comme l'affirmait Robert-Lionel Séguin, de redécouvrir notre culture et d'être enfin vraiment fiers d'appartenir à la patrie québécoise!

Georges-Pierre LÉONIDOFF

*Département d'histoire,
Université Laval.*

Rémi SAVARD, *Le rire précolombien dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, L'Hexagone/Parti Pris, 1977, 157p.

Ce livre illustre, dans sa composition même, une démarche exemplaire; le discours initial de l'observateur sur l'observé y fait place au récit de l'observé, avant de se prendre finalement pour objet, dans un renversement de perspectives qui emprunte à l'Autre la forme de son expression.

Préoccupé d'abord de mettre en place les principaux paramètres d'existence des communautés montagnaises de la Côte-Nord du Golfe-Saint-Laurent tels qu'ils se révèlent spontanément dans leur objectivité apparente, bien que troublante, au voyageur-ethnologue, l'auteur se livre ensuite à une étude plus serrée de la structure et de la situation matrimoniales du groupe de Saint-Augustin, expressions synthétiques de son réseau de déterminations sociales et écologiques. C'est alors que le narrateur Pien (Pierre) Peters entre en scène avec son étonnant récit; il y est question du mariage d'un héros indien avec la fille d'un gérant de la Compagnie de la baie d'Hudson, de la difficulté de concilier les prescriptions de l'ordre social blanc et de celui des Indiens, des leçons surtout que le second ne peut manquer de donner au premier. L'interprétation structurale du récit que propose ensuite R. Savard joue de souplesse autant que de rigueur. Ses résultats, en explicitant la démarche propre du narrateur, justifient pleinement la caractérisation du texte oral comme « outil logique » au service d'une pensée sensible à l'extrême au contexte de

son élaboration. L'analyse réussit admirablement bien à suggérer l'enjeu comme l'objet réel du mythe, qui n'est autre que la survie du groupe à qui il s'adresse en premier lieu. À une question aussi grave, la pensée indienne a su répondre par l'exploration hardie des limites de son existence comme de la nôtre, tout en s'offrant le luxe d'un humour raffiné.

Le livre se termine sur la mise en scène de l'anthropologue. Le lecteur trouvera dans ce texte final le portrait rapide d'une espèce récente de ce *trickster* que la tradition indienne a su si bien livrer à ses moqueries traditionnelles. À prendre acte de ses illusions et de ses faux pas, de ses mimétismes et de ses fuites, on sera forcé de conclure à son impuissance et, pourvu qu'on soit en position de prendre les allures du personnage, à la nécessité de son humilité en pareil cas.

Il serait intéressant de comparer en détail l'interprétation plus « objective » de la situation du groupe indien de Saint-Augustin (deuxième partie : « D'hier à demain ») et celle qu'accomplit le mythe (troisième partie : « Le rire-exorciste »). Avouant sa méfiance à la fois pour une fragmentation de la totalité sociale en secteurs (économiques, religieux, etc.) et pour un « bricolage formaliste » préoccupé uniquement du texte, indifférent au contexte et à l'intentionnalité qui font du mythe un outil fondamental d'adaptation au sens le plus large, l'auteur confronte la pratique sociale et le discours mythologique afin de les éclairer réciproquement.

L'histoire récente du groupe indien de Saint-Augustin se résume dans la régression de la mobilité associée à l'économie traditionnelle de la chasse et du trappage. Cette mobilité permettait autrefois de compenser la faiblesse numérique du groupe local en donnant accès, comme à tous les autres groupes locaux multifamiliaux et exogames, à un espace et à un réseau d'alliances matrimoniales de taille suffisante à leur commune survie. Dans le nouveau contexte, qui semble vouer les gens de Saint-Augustin à une sédentarité définitive, cette même faiblesse numérique pose un défi redoutable à la volonté du groupe de persister dans son existence propre : le groupe local se trouve réduit tout à coup à devoir trouver en lui-même les ressources nécessaires à la reproduction.

Si le déplacement des tentes dans l'espace du village parvient à mimer, à l'échelle réduite, les anciennes migrations entre l'intérieur et la côte, il reste bien entendu impuissant à contribuer au renouvellement des ressources matrimoniales du groupe. Aussi, celui-ci se trouve-t-il dans l'obligation d'entamer un dialogue matrimonial avec lui-même, à fonder sur une différence d'origines locales une division interne en deux groupes exogames, gens d'aval et gens d'amont. Le « passage des tentes aux maisons », en 1971, a valeur de signe ; il marque un refus renouvelé (et réciproque) de la promiscuité spatiale des Blancs et des Indiens et la poursuite du nouveau dialogue matrimonial interne.

La lecture des pages quelque peu techniques sur la structure matrimoniale laisse toutefois l'impression que l'auteur s'en tient à une interprétation quelque peu rigide et bien « classique » de la situation (système quasi-dualiste, mariages matrilocaux de droit). La faiblesse numérique stimule sans doute la recherche de solutions neuves au problème de survie du groupe local, mais la particularité des données empêche précisément de conclure à l'existence de normes bien arrêtées. Les distributions statistiques d'un groupe de si petite taille (moins de cent personnes) sont difficiles à interpréter. Comment faire la part respective des contraintes démographiques et des normes dans l'interprétation des statistiques matrimoniales qui indiquent la prépondérance des mariages matrilocaux, par exemple ? Comment attribuer une séquence particulière de décès en bas âge à une condition plus générale (les nouvelles conditions de logement) sans particulariser à l'excès l'explication ?

Le mythe de *Kamikwakushit* autorise, comme ne manque pas de le souligner l'analyse du récit, une interprétation globale de la situation, liant au fil des situations, de façon le plus souvent imprévue, les aspects multiples de l'existence du groupe.

Bien que la situation matrimoniale tienne dans le récit une place privilégiée, celui-ci, en explorant une voie que la pratique matrimoniale n'emprunte pas (le mariage interethnique blanc-

indien), prend pour ainsi dire la situation de haut. Les impasses du présent ne s'en trouvent que mieux éclairées puisque le dialogue matrimonial des Blancs et des Indiens y apparaît solidaire d'une transformation des autres dimensions de la réalité présente, du triomphe de la conception indienne des choses, de l'économie du partage sur l'économie du profit, etc.

Le mythe fait du dialogue matrimonial interethnique un échange restreint et différé d'une génération ; les difficultés du héros, comme la stérilité de l'union antérieure, sont résorbées par la soumission aux prescriptions de l'ordre social indien, représenté par les femmes indiennes ; prospérité matérielle et fécondité biologique vont de pair ; se confondent même, mais le mythe semble nous avertir : l'une et l'autre ne peuvent se prolonger que dans le respect du mode d'existence indien ; un remarquable épisode du mythe mène le héros, après un mariage imprévu et la tentative de son beau-père de se débarrasser du couple en mer, à faire commerce des richesses que sa magie a permis de produire : le héros se livre alors à une sorte d'anti-commerce, remboursant les dettes représentées par des épingles accrochées aux débiteurs ; un débiteur blanc, débarrassé de ses épingles en meurt pour se transformer aussitôt en renard roux ; c'est ce même animal qui viendra plus tard tirer notre héros d'une position bien incommode et lui permettre de rentrer chez lui, de retrouver sa femme, de se concilier son beau-père et de confondre un prétendant qui avait cru à sa perte.

Il est impossible bien sûr de rendre compte en quelques lignes de toute la richesse du récit et de son interprétation structurale. La paraphrase précédente ne peut que nous en indiquer le propos. Elle laisse de côté tout le détail et le travail du texte, c'est-à-dire l'essentiel.

Bien plus qu'à une simple « prise de parole » juxtaposant à l'objectivité savante la subjectivité profuse et désordonnée d'un « témoignage » livré en vrac, ce livre nous convie à une mise en perspective radicale de notre condition sociale. Dans le contexte québécois actuel, ce rappel du drame des Indiens et cette manifestation de leur volonté de durer viennent fort à propos. Un livre qu'il faut lire.

André LEPAGE

*Département d'anthropologie,
Université Laval.*

Maurice LORENT, *Le parler populaire de la Beauce*, Ottawa, Leméac, 1977, 225p.

Le petit livre de M. Lorent est une compilation alphabétique importante d'environ un millier de régionalismes lexicaux — essentiellement — du pays beauceron (1^{re} partie, pp. 19-170), suivie d'un utile regroupement conceptuel des entités recueillies (1^{re} partie, pp. 171-190) ; une esquisse des principales tendances phonétiques actuelles de ce parler ainsi que de ses composantes lexicales (2^e partie, pp. 191-216) accompagnent le recueil proprement dit. Les enquêtes ont été menées autour des années 1973-1975 auprès de témoins dont l'âge variait entre cinquante et quatre-vingts ans. Dix-neuf localités ont été ainsi explorées (à des degrés divers cependant). L'étude ne se veut pas diachronique mais descriptive ; tout au plus quelques jalons d'ordre historique sont-ils posés.

L'auteur poursuit un double objectif : premièrement, apporter une contribution à une meilleure connaissance des parlers québécois et notamment, précise-t-il à deux reprises, à la réalisation du *Trésor de la langue française au Québec* actuellement en cours ; deuxièmement, faire redécouvrir aux Québécois, au-delà d'une sèche liste de mots et d'expressions, toute la fraîcheur et toute la vivacité de l'âme paysanne de ce merveilleux et légendaire coin de pays du Québec qu'est la Beauce.